

**Gustave BRUYLANTS, Fernand RANWEZ
ET LEUR ÉCOLE DE PHARMACIE
À L'UNIVERSITÉ DE LOUVAIN
(1875-1925)**

par Albert BRUYLANTS
Professeur émérite
Membre de l'Académie Royale des Sciences, des Lettres et
des Beaux-Arts de Belgique

Les circonstances de la vie ont fait qu'il m'a été donné - ce que je considère comme une bénédiction de la Providence - de connaître Gustave BRUYLANTS en un temps, où déchargé de l'obligation de faire cours, il a pratiqué d'une manière exemplaire l'art chanté par Victor HUGO. Je garde de ces quelques années, à l'ombre de mon grand-père, des souvenirs que le temps n'a pu effacer, et que l'actuelle circonstance ne fait que raviver.

Pas tous, bien entendu, mais quelques uns me paraissent dignes de figurer dans mon exposé.

Voici le premier.

Dans une chambre toute tendue de noir, il y a un grand cercueil entouré de cierges qui jettent une lumière blafarde, des personnages vêtus de noir écoutent parler l'un d'entre eux, dont les feuillets du discours tremblent dans les mains.

Quand nous sortons dans la rue, la foule me paraît innombrable ; mais ce qui m'impressionne le plus c'est le piétinement des fers sur le pavé, les sonneries de trompettes de la "batterie à cheval" : c'est le détachement de la garnison de Louvain qui rend les honneurs à la dépouille mortelle de l'ancien Président de l'Académie de Médecine, Grand Officier de l'Ordre de Léopold II. Nous sommes au matin du

18 avril 1925, à la maison mortuaire, rue des Récollets, où se tient la réunion qui précède le service religieux en l'Eglise paroissiale de Notre-Dame des Dominicains. Mon père a tenu à ce que j'y assiste, aîné des garçons, représentant les huit petits-enfants du défunt, décédé le mardi 14 avril dans la septante-sixième année de son âge ; pendant la cérémonie funèbre, quelque peu angoissante pour un enfant de dix ans, il m'a pris la main, à plusieurs reprises, pour la serrer dans la sienne.

Le second tableau est plus lumineux, il a pour théâtre une villa à Middelkerke, au mois d'août 1922. "Août est le mois de la clarté surtout à la mer, favorable aux travaux de la ronde-bosse, a écrit BRUYLANTS à MICHIELS, secrétaire de la cérémonie d'éméritat. Je vais prier Mr. MAUQUOY de venir travailler ici." Le sculpteur-médailleur MAUQUOY est donc venu d'Anvers pour préparer le moulage en argile, qui servira au buste en bronze et à la médaille, destinés à la manifestation du 29 octobre suivant. Chaque matin, mon grand-père vient me chercher et nous allons ensemble assister à la séance de pose matinale. L'artiste et son modèle sont bavards ; ils échangent des propos continuels, parfois très vifs, auxquels je ne comprends goutte - pensez donc à sept ans ! - tandis qu'au contraire, je m'émerveille de voir jaillir de la glaise, sous les doigts de l'homme de l'art, les traits familiers, le visage aimé, malheureusement sous un dehors trop sévère, à mon gré, pour celui qui m'a toujours paru être et qui a été réellement, la bonté même.

Il était écrit que l'Université, que l'Académie de Médecine, dont il était le Président en exercice, le monde pharmaceutique, qu'enfin notre famille serait frappée une deuxième fois, cette année-là, par un deuil cruel. Le 28 mai 1925 décédait à Kessel-lo Fernand RANWEZ, dans le plein épanouissement de son talent. Le 2 juin suivant, la tombe se refermait sur celui qui, depuis l'éméritat de son beau-père, en 1920, était le chef de l'Ecole de Pharmacie. C'était

au cimetière de l'Abbaye du Parc, à Heverlee, où il repose désormais à peu de distance de Gustave BRUYLANTS. Ainsi terminait dans l'affliction générale, cinquante ans d'enseignement, de recherche et de travaux au service de l'Art de guérir et de la Patrie belge.

Je vais essayer de vous retracer cette période. J'éviterai les aspects trop scientifiques, trop ésotériques comme peut l'être la chimie, au risque de paraître anecdotique et familier, cherchant à faire ressortir l'humanité de mes personnages.

Commençons donc par le commencement.

Gustave-Jean-Marie BRUYLANTS est né "l'an mil huit cent cinquante, le dix janvier, fils de Pierre-Joseph né à Louvain et de Joséphe-Françoise POOT, née à Korbeek-Lo, conjoints (sic)", c'est ce qu'on peut lire dans le registre des actes de naissance sous le n° 29, année 1850 de la ville de Louvain.

Son père est "pharmacien de ville" ainsi qu'en témoigne le diplôme établi par la commission médicale de la Province du Brabant, siégeant à Bruxelles, le 9 juin 1835. L'important qui est né à Louvain, le 17 mars 1811, a fourni les preuves suivantes : il a été inscrit comme élève en pharmacie par la Commission médicale de Louvain, le 6 mars 1829 ; il a demeuré un peu plus de quatre ans au domicile du pharmacien VAN HAL (01.01.1833), et quelques seize mois, ensuite, chez le pharmacien VAN ROOSBROEK, à la pleine satisfaction de ses maîtres de stage ; ce type de "stage à domicile" a permis au jeune homme de payer ses études ; il a suivi, durant l'année académique 1830-1831, le cours de chimie et de pharmacie du professeur Jean-Baptiste VAN MONS ; enfin, il a été admis par la commission compétente tant pour la botanique que pour la "théorie pharmaco-chimique".

En préalable à ses études professionnelles, mon arrière grand-père BRUYLANTS avait fréquenté "dans les temps (sic) et avec fruit, au collège de cette ville *, toutes les classes d'humanité jusqu'à la seconde inclusivement." Il fallait, entre autres, connaître parfaitement le latin.

Après son mariage, le 28 novembre 1843, avec Joséphe-Françoise POOT précitée, née le 4 juillet 1827, fille cadette d'André POOT, d'une ancienne famille rurale, originaire d'Overysse, le pharmacien BRUYLANTS vint s'établir rue de Malines où son officine adjacente à la maison familiale formait l'angle avec la Lei, ruelle qui mène à la rue de Bruxelles, en longeant la Dyle. Le ménage BRUYLANTS-POOT eut quatre enfants, tous nés à Louvain : Marie (24.02.1846), Constant (17.11.1847), Gustave (10.01.1850) et Arthur (1854). La tradition décrit une ambiance familiale austère, dont la gaieté et même l'humour toutefois n'étaient pas absents ; une modeste mais réelle aisance acquise par le travail et la parcimonie ; une autorité paternelle stricte et vigilante, mais tempérée par la douceur affectueuse de la maman ; l'agrément de la musique car le père et ses trois aînés forment un orchestre de chambre. Marie compose aussi des poèmes en vers, à l'occasion des fêtes de famille ; elle transmettra à sa fille, Marie VAN ELEGEM, la mère du Professeur Charles de TROOZ (1905-1958), le don de poésie exprimé dans plusieurs volumes "où le mysticisme s'allie à la ferveur et à l'exaltation de la vie". Constant sera fonctionnaire aux chemins de fer, il résidera dans plusieurs villes au gré des besoins de l'administration, mais il finira ses jours à Louvain dans la maison familiale, qui lui sera dévolue à la

* "Par décret du Gouvernement de la République, du 12 germinal an XII ou 2 avril 1804, le Collège du St-Esprit fut cédé à la ville de Louvain, pour y établir une école secondaire, convertie ensuite en collège communal". Ed. VAN EVEN, Louvain dans le passé et le présent" 1895.

succession de ses parents. Arthur, le cadet est médecin philanthrope ; il a exercé longtemps les fonctions d'échevin de Tirlemont ; l'école industrielle de cette ville lui a dédié un buste, en reconnaissance des services rendus.

C'est à Gustave enfin, dont nous allons parler maintenant, qui avait choisi à l'origine la profession paternelle que revint le rôle de faire sortir notre nom de l'"*aurum mediocritas*", pronée par le poète latin. Gustave BRUYLANTS a fait de solides études classiques au Collège de la Haute Colline*, avant d'entrer à l'Université de sa ville natale en qualité d'"élève universitaire", aux termes des lois de 1849, 1857, 1861, qui avaient l'enseignement de la pharmacie au niveau universitaire. Il conquiert successivement les grades de candidat en Pharmacie (1870), et de pharmacien ce dernier grade avec la plus grande distinction, le 2 octobre 1872. Il a fait deux ans de stage officinal chez son père, tout en suivant les cours de Charles BLAS (1839-1919) qui était seul à dispenser l'enseignement pharmaceutique depuis l'éméritat (1869) de Jean-Baptiste VRANCKEN (1805-1871). BLAS donnait la pharmacologie, la matière médicale, la pharmacie théorique et pratique ainsi que la chimie analytique ; il était directeur des laboratoires de pharmacie et de chimie analytique, logés place de l'Université au Collège du Pape.

Soutenu par Louis HENRY (1834-1913) dont il a été l'élève en candidature et qui a certainement des vues sur lui, et par BLAS, G. BRUYLANTS décroche une bourse de voyage du gouvernement, et sur la recommandation de ses maîtres, il est accueilli à l'Université de Bonn, en décembre 1872. Il y suit les enseignements théoriques et pratiques de divers

* actuellement, Athénée Royal, rue de Namur, cfr VAN EVEN, op. cit. pp. 601, 626, 627.

Handwritten signature or initials.

Herrn Gustav Bruylants aus Louvain
wird hiermit bescheinigt, daß er am December 1872 bei
seiner mit großem Fleiß im Laboratorium des chemischen
Instituts des kaiserlichen Ministeriums geschriebenen und glückge-
lück mit Vorlesungen über:

organische Chemie und namentlich namentlich die theoreti-
sche Chemie sowie das von dem Privatdozenten Herrn Dr.

Kincke gelehrte Vorträge, regelmäßig besuchte hat.

Herrn Bruylants hat während der vorhergenannten
Lehrjahre in Gemeinschaft mit mir einige
Mittheilungen über Umwandlung des Terpentinöls in Glycol
angestellt, die in den Sitzungen des deutschen chemischen
Gesellschaft zu Berlin veröffentlicht worden sind.

Darüber hat er sich mit einem selbstständigen Mittheilung
über das Terpentinöl befaßt, die jedoch noch nicht zum
Abschluß gekommen ist.

Bonn, den 2. August, 1873.



Aug. Kekule

Director des chemischen Instituts.

Certificat délivré à G. BRUYLANTS,
par August KEKULE, le 2 août 1873

professeurs et notamment ceux de ZINCKE, de MOHR, et de F.A. KEKULE ; ce dernier, un des pères de la chimie organique, est ancien professeur de l'Université de Gand, et associé de l'Académie Royale de Belgique. A Bonn, BRUYLANTS se liera bientôt d'amitié avec le liégeois Walter SPRING (1848-1911).

Dans une Allemagne unifiée depuis la fin du conflit franco-allemand, en janvier 1871, où l'activité universitaire grandissante tranchait sur l'atonie qui régnait ailleurs, la réputation du personnel académique attirait un grand nombre d'étudiants étrangers, non seulement d'Europe mais aussi d'Amérique, et cela dans les principales disciplines du savoir. Qu'y a-t-il d'étonnant alors que le premier lauréat du Prix Nobel de chimie en 1901, Jacques-Henri VAN'T HOFF (1852-1911) se soit trouvé compagnon de SPRING et de BRUYLANTS, au nombre des disciples de l'inventeur du noyau benzénique.

Des journées d'intense labeur dans des laboratoires bien équipés, et des bibliothèques abondamment fournies, s'achevaient souvent par de joyeuses sorties où les futurs savants, préféraient se considérer encore comme des étudiants, buvaient force bières, en s'enfumant copieusement avec leur pipe de porcelaine, à couvercle. La sienne était encore accrochée à la cimaise dans son bureau, vers les années vingt où mon grand-père me la montrait souvent. Il ne fumait plus la pipe en ce temps-là, mais le cigare, un par jour, le soir en esthète, en ami des belles et bonnes choses de la vie.

A Bonn, Gustave BRUYLANTS travaille dans le laboratoire privé de KEKULE ; sous sa direction, il étudie l'action de l'iode sur l'essence de térébenthine ; l'halogène agit comme puissant déshydrogénant et transforme l'essence en cymène (méthyl-isopropylbenzène), identifié par son oxydation en acide téréphtalique et en acide toluïque. Ces résultats permettent aux auteurs de dévoiler la structure de l'essence. La recherche a été menée tambour battant ; commencée en jan-

vier, elle est communiquée sous le titre "Neue Umwandlung des Terpentins in Cymol", le 5 avril 1873, et paraîtra sous le n° 133 dans les "Berichten der deutschen chemischen Gesellschaft" (pp. 437-439). Au cours du second semestre, l'assistant de KEKULE continue, seul, l'étude de la térébenthine, prémices de recherches qui seront continuées et amplifiées considérablement par la suite après son retour en Belgique.

Vers la fin du séjour outre-Rhin les perspectives d'avenir se précisent. Au début juin, il a reçu de BLAS une lettre qu'il s'est empressé d'envoyer à son père en sollicitant ses conseils. La réponse ne se fait pas attendre "Gustave nous avons reçu vos nouvelles du 9 courant ainsi que la lettre du professeur BLAS qui nous a fait grand plaisir, nous sous le rapport des honoraires qui ne sont que provisoires mais parce que cette nouvelle position* vous ouvre de nouvelles perspectives au laboratoire de chimie pour vous perfectionner afin d'atteindre une belle carrière. Sa lettre est excessivement bienveillante, pleine d'assurance et doit répondre complètement à vos désirs. Nous avons donc la conviction que vous aurez été très heureux d'accepter ce nouveau poste et que vous n'avez pas tardé d'écrire une lettre à Mgr. le Recteur pleine de courtoisie pour le remercier. Vous savez quand on est chez ses parents on fait plus avec 500 francs qu'à l'étranger avec 2.000. (...) Continuez donc vos relations avec l'Alma Mater sur un ton plein d'affabilité et de respect. Rangez-vous donc du côté des vieux catholiques. C'est le seul moyen et par les études, le courage et la persévérance de tendre vers la haute dignité du Professorat".

La missive paternelle de plusieurs pages, se termine ainsi : "La lettre de M. le Professeur BLAS sera conservée comme une relique, soyez sans crainte.

* Préparateur au laboratoire de chimie analytique et pharmaceutique.

Ne mangez pas mon argent dans l'oisiveté.

Vivez en bon chrétien, allez Dimanche et jours fériés à la Messe. Honora pater et mater tuus. Finis coronat opus." C'est la dernière des quelques dix lettres du père au fils.

Rentré à Louvain, G. BRUYLANTS consacre les loisirs que lui laissent ses fonctions de préparateur de BLAS à préparer une licence en sciences chimiques, épreuve préalable à l'obtention du titre de Docteur. L'examen est réussi, avec grande distinction, le 26 octobre 1874. Louis HENRY lui offre alors une place de préparateur et répétiteur de chimie générale - poste cumulé avec le précédent. Le préparateur se donnera le temps d'imaginer une nouvelle expérience de cours. Elle a pour but de montrer l'union directe de l'oxyde d'azote avec l'oxygène, ainsi que la réaction avec l'eau des vapeurs rutilantes. Cette expérience spectaculaire a été montrée, chaque année depuis lors, et pendant près d'un siècle, aux étudiants de chimie générale.

HENRY propose un sujet de dissertation doctorale. L'avancement de ce travail est freiné à ses débuts car HENRY tombe malade, et son répétiteur doit le suppléer pendant une grande partie du premier semestre 1874-1875. Ensuite, on met les bouchées doubles ; quatre notes préliminaires, pour prendre date, seront publiées, dès mars 1875, dans les Berichten. Walther SPRING, l'ami et confident lui fait part de son sentiment. "Mon cher Gustave, écrit-il le 14 mai, lorsque j'ai été la dernière fois à Louvain, je n'avais pas encore lu le n° 6 des bulletins de Berlin, force me fut donc de me taire. Maintenant, je l'ai lu et j'ai relu ton article, je puis donc en causer et je viens te féliciter ; si tu intercales tout cela dans ta dissertation, on n'aura oncques vu chose plus belle qu'icelle dissertation tant bien que moult précepteurs des grandes universités de l'état seront saisy de grand déplaisir et perturbés en leur entendement." Allusion à la prétention affichée par les professeurs de l'Université de

Liège, vis-à-vis de leurs collègues de Louvain, d'être seuls à pratiquer la recherche scientifique.

La thèse inaugurale intitulée "Recherches sur les Hydrocarbures de formule générale C_nH_{2n-2} " est présentée le 5 juillet suivant. Elle comporte trois chapitres relatifs aux résultats expérimentaux obtenus. Une première méthode générale de préparation des hydrocarbures acétyléniques à l'aide des aldéhydes ; une seconde aux dépens des cétones ; et enfin des observations annexes concernant les polymères d'aldéhydes. L'ensemble est précédé d'une introduction où l'on expose la classification des acétyléniques, proposée par HENRY, l'année précédente ; il est suivi des titres de dix-huit thèses annexes, constituant un véritable panorama des problèmes d'actualité. La thèse n° 18 mérite d'être citée, "La chimie telle qu'elle est constituée aujourd'hui ne peut se comprendre sans les formules dites de structure." Dans la même séance du 5 juillet, la Faculté a décerné le même titre de docteur à un autre assistant de HENRY, l'ingénieur et prince polonais Urbain WAREG-MASALSKI, licencié en sciences chimiques, dont la thèse avait pour titre "Recherches sur les acides bromo-chloro-propioniques glycériques."

L'évènement est de taille !

La date est historique ! En effet, c'était la première fois que cela se produisait à la Faculté des Sciences qui, devant les obligations légales avait rétabli, quelques années auparavant (1869), la dissertation inaugurale au nombre des épreuves de Doctorat.

La gazette de Louvain consacrait sa chronique scientifique à l'évènement. "Nous souhaitons aux deux jeunes chimistes qui viennent de faire, d'une manière si honorable, leur entrée dans le monde scientifique de continuer avec courage et persévérance dans la vie du travail ; c'est la voie de la vraie science, c'est aussi la voie de l'honneur et des

succès durables". La thèse imprimée, chez Van Linthout, est adressée en hommage à tous les amis. Ainsi de Rotterdam, VAN'T HOFF répond avec enthousiasme. "Cher ami, l'envoi de votre dissertation m'a causé un vif plaisir, et je l'ai lu, plutôt dévoré, non seulement l'amitié, mais l'intérêt scientifique me poussant à chaque page comme une promenade dans une belle partie de son pays natal, où l'on admire ce qu'on aime. Les thèses X, XI, XVIII m'intéressent beaucoup, et quant au travail qui m'a été si agréable de lire, je dois vous demander quelques petites choses qui ne sont pas assez claires et je m'intéresse à connaître une telle oeuvre à fond." N'oublions pas que VAN'T HOFF, au même moment, était fort préoccupé par l'extension des formules de structure dans l'espace.

Tout le monde n'est cependant pas du même avis. Un autre correspondant, Frédéric HARTSEN* écrit de Cannes, le 12 janvier 1876, "merci de votre attention. Je n'ai pas le courage de lire la brochure. J'ai des idées arrêtées sur ce sujet et les autres m'embrouillent". HARTSEN est de l'ancienne école ; il n'adhère pas, comme son jeune collègue à la théorie de la structure des composés organiques.

Une nomination de chargé de cours intervient peu après, (1875) en tant que suppléant de BLAS pour la pharmacie galénique, la pharmacologie et les éléments de microscopie, et puis la lourde tâche que constituent les travaux pratiques tant en candidature qu'en pharmacie. Le traitement de base du chargé de cours était de 1.000 F, auquel venaient s'ajouter les "minervalia des étudiants", casuel en rapport avec la fréquentation. Le budget du laboratoire était de 1.000 F, y compris le salaire du domestique.

* HARTSEN ne m'est connu que par une liasse de lettres, retrouvée dans les papiers laissés par mon grand-père. Je suppose, d'après la teneur des lettres, que c'est un chimiste ayant séjourné à Louvain, au laboratoire de BLAS. Il serait allemand comme ce dernier.

Dès que G. BRUYLANTS domine sa nouvelle charge horaire de 13h/semaine, il se jette, à nouveau, à corps perdu dans la recherche. Il continue l'étude des résines, commencée à Bonn, et présente, à peu d'intervalle, deux communications sur le galipot, cette résine jaunâtre, qui s'écoule en hiver des incisions faites au pin maritime ; elle renferme de l'acide pimérique, déjà décrit, mais dont l'auteur s'est proposé d'établir la structure. Présenté à la Classe des Sciences de l'Académie Royale de Belgique, ce travail reçoit un accueil flatteur, à la suite du rapport de STAS, dans la séance du 5 août 1876. "Analyse très fine, jugeait entre autres un savant académicien, qui révèle un chimiste aussi instruit qu'habile." Dès lors, STAS se prend d'amitié pour son jeune concitoyen, malgré ce qui pourrait les séparer ; plusieurs lettres en témoignent. De Bruxelles, le 5 mars 1879, par exemple : "je viens de prier M. BELLEFROID, Secrétaire Général du Ministère de l'Intérieur, de proposer à M. le Ministre de vous continuer le subside de F 400 qui vous a été alloué l'an dernier... J'ignore quelle sera la décision de M. le Ministre mais je ne saurais admettre que votre position à l'Université de Louvain soit un motif valable de refus. M. ROLYN-JACQUEMYS a le coeur droit et l'esprit élevé ; ce qui me fait espérer une solution favorable. Mais les temps sont mauvais. Les hommes tolérants comme moi sont rares... Continuez à bien travailler et à l'Université ou hors de l'Université de Louvain, vous pourrez toujours compter sur moi. Votre bien dévoué. J.S. STAS."

L'habileté, et l'érudition du pharmacien et chimiste louées par l'homme des poids atomiques se révéleront plus tard virtuosité, surtout dans les expertises judiciaires.

Mais ne devançons pas les événements. Les résines ayant épuisé son intérêt, ce sont maintenant les essences sur lesquelles vont s'exercer ses talents. Successivement, en 1877 et en 1879, sont publiées par l'Académie de Médecine les recherches sur les essences de tanaïsie, de valériane, d'aspic,

de lavande, de marjolaine, et de romarin. L'objectif poursuivi a été indiqué clairement dans l'ouvrage princeps. "Les recherches que j'ai commencées sur les essences ont un double but : un but pratique, pharmaceutique et un but purement scientifique. Le but pharmaceutique que je me suis proposé est de scruter attentivement la nature chimique des différents corps contenus dans les essences employées en médecine ; de rechercher des méthodes pour les isoler de manière à fournir à la thérapeutique des composés définis toujours identiques à eux-mêmes ; d'étudier l'action physiologique de ces différents constituants en particulier pour pouvoir rationnellement modifier la méthode de préparation des essences." A l'ère des chromatographes informatisés et des spectographes de masse, cela nous paraît évident et simple ; il suffit souvent d'y penser le matin pour avoir les éléments de réponse l'après-midi, mais en ce dernier tiers du XIXe siècle, les méthodes efficaces d'analyse restaient à découvrir et à mettre au point. On distillait de 10° en 10°, chaque distillat était soumis à une série de réactifs ; on procédait, ensuite, soi-même aux combustions pour fixer la composition élémentaire, et aux mesures de densités gazeuses pour déterminer le poids moléculaire.

"Cent et vingt-cinq pages de résultats tout à fait neufs rédigés en ce style concis d'un expérimentateur qui ne se répète point, voilà le bilan de travail que vous présentez à la Science après trois années". C'est Louis MICHIELS qui s'adresse à BRUYLANTS en ces termes, au cour de la séance d'hommage déjà évoquée (1922). Et le panégyriste d'ajouter "Les chimistes le savent hélas ! trop bien, mon cher Maître, de quelles peines, quels soins, quelle attention durant des heures, des journées, des semaines, des mois, des années même, il faut parfois payer quelques connaissances nouvelles qu'on a eu le bonheur de pouvoir arracher à l'inconnu." ... mais quelle douce joie, quelle juste fierté quand "Le premier, vous démontrez nettement la présence de l'acétate du bornéol dans une huile essentielle ; le premier, vous iso-

lez la thuyone de l'essence de tanaïsie en appliquant la méthode d'extraction au bisulfite. Vous découvrez le bornéol à côté de camphre dans l'essence de tanaïsie et dans l'essence de valériane, vous signalez le formiate, et l'isovalériate de bornéol".

Remarquables sur le plan pharmaceutique, les recherches considérées l'étaient aussi sur le plan philosophique, elles aboutissaient à cette conclusion formulée par leur auteur "... en déterminant méthodiquement la nature et la constitution chimique des différents corps renfermés dans les essences, ... (j'ai prouvé) ... que celles-ci se soumettent à cette loi universelle de la nature : la diversité dans l'unité".

La récompense de cette activité inlassable à l'époque où sa jeunesse, insoucieuse des nuits écourtées, se riait des fatigues, vint sous forme de promotion ; en 1878, G. BRUYLANTS est nommé professeur agrégé, en 1879 professeur extraordinaire et la même année il est élu correspondant de l'Académie de Médecine. L'Académie a particulièrement apprécié les observations toxicologiques et physiologiques sur lesdites essences exécutées en commun avec son collègue MASOIN, le professeur de physiologie. Ces observations ont montré que l'action convulsivante d'une essence grandit comme la proportion de terpènes qu'elle renferme.

La même année paraît encore (1879), "sur une nouvelle méthode de préparation des acides iodhydrique et bromhydrique" qui clôtura la série des travaux de chimie pure.

En 1880, paraissent les "recherches sur le microbe de la pleuropneumonie bovine" entamées avec son collègue VERRIEST, professeur de bactériologie.

"Dans des bouillons ensemencés avec de la lymphe pulmonaire, ils obtinrent, en suivant les "procédés de Pasteur", des microbes de formes arrondies : des microcoques et des

streptocoques. Afin de fournir la preuve de la spécificité des germes ainsi isolés, des inoculations de leurs cultures, parvenues à la 8ième génération, devaient être faites à des boeufs, mais elles ne furent point tentées"*.

Les subsides qui avaient été accordés par le Ministre de l'Intérieur M. ROLIN-JACQUEMYS, à la demande de l'Académie de Médecine, ne furent pas continués et, vu son caractère onéreux, le plan des nouvelles expériences dut être annulé.

L'année 1881 comporte l'élévation à l'ordinariat de G. BRUYLANTS et l'attribution d'un nouveau cours "Histo chimie et Chimie Physiologique" comportant une séance de laboratoire, chaque semaine, pendant un semestre.

Il s'agit d'une première. Écoutons à cet égard Jean BRACHET, professeur à l'U.L.B. : "C'est sans nul doute à l'Université de Louvain que revient l'honneur d'avoir été la première à créer une chaire de chimie physiologique : cette chair date de 1882 (N.D.L.R. ; en fait de 1881) et ce n'est qu'un quart de siècle plus tard que l'Université de Bruxelles suivit cet exemple : il fallut attendre plus d'un demi-siècle pour assister à la création d'une chaire de chimie physiologique dans les universités d'Etats".

On sait que le successeur de G. BRUYLANTS dans cette chaire, en 1911, fut Fernand MALENGREAU (1881-1958) qui devait être lui-même remplacé en 1947 par Christian de DUVE, futur Prix Nobel de Médecine et de Physiologie 1974.

La première édition de la "Chimie physiologique" de BRUYLANTS, un ouvrage autographié de quelques 200 pages, pa-

* E. VAN ERMENGEM "Les sciences bactériologiques" in "Le mouvement scientifique en Belgique" t. II, p. 10, (1905).

ait en deux volumes (1882-1883), chez Ghysbrechts, à Louvain ; il y en aura deux rééditions : en 1893 chez Peeters et en 1909 chez Uystpruyst.

G. BRUYLANTS avait, en cette année 1881, formé des plans pour l'agrandissement des laboratoires dont il avait la responsabilité. Il en avait fait part au Recteur, Mgr Constantin PIERAERTS. La réponse vint le 19 novembre 1881. "Vous m'obligeriez, écrit PIERAERTS, si vous pouviez conduire M. BELLEPUTTE dans l'ancienne maison rectorale, lui expliquer vos plans relativement à cette maison et à la maison de Mgr de HARLEY. Mais qu'on ne dise rien à Mgr de HARLEY avant que j'ai eu l'occasion de sonder ses intentions".

En fait, la concrétisation des plans de G. BRUYLANTS aboutira, peu après, à l'aménagement et à l'organisation dans ce bâtiment désigné ensuite comme Institut Rega, n° 29, rue des Récollets, des laboratoires d'histologie normale (VENNEMAN), de chimie physiologique et de pharmacie (G. BRUYLANTS), de bactériologie (VERRIEST) et de physiologie (MASOIN). Ce voisinage nous fait comprendre que ces localisations ont joué un rôle important dans la vie scientifique de l'Université. G. BRUYLANTS a déjà travaillé avec MASOIN et VERRIEST ainsi que nous l'avons vu ; bientôt il publiera avec son ancien compagnon d'étude, l'ophtalmologue VENNEMAN.

Mais il songe aussi à une autre installation.

Maintenant qu'il est professeur ordinaire, il se doit de quitter le toit paternel, si accueillant jusqu'ici, et de fonder son propre foyer.

Ce n'est pas faute de ne pas y avoir pensé. Loin de là ! Déjà en 1879, il s'était confié à la douairière Mary HARTSEN, l'épouse de son collègue HARTSEN, décédé entre-temps, qui lui disait dans une lettre : "Estavayer Le lac, Hôtel du Cerf,

18-12-78)*, Je voudrais bien maintenant que vous me donniez une autre nouvelle, celle d'avoir choisi et gagné une bonne femme qui ferait votre bonheur et vous fût de tous les côtés une co-adjutrice, qui partageât vos goûts, vos poursuites et, si vous voulez, vous servit de point de mire, c'est-à-dire être contente de l'accepter, pour épancher toutes vos contrariétés ! j'envisage ceci comme un précieux privilège de l'épouse aimée".

Ma grand-mère répondra bien à ce portrait : Jeanne VAN DER VEKEN, une très belle personne, ancienne élève du couvent de Paridaens, où sa soeur aînée prendra le voile, avait cette démarche élégante qui lui venait des leçons de maintien et de la pratique modérée du sport, bicyclette et cheval. Elle aimait la musique : chant et piano, et tenait sa maison avec autorité.

Son père, Louis (Guillaume) VAN DER VEKEN (1822-1872), qui est décédé depuis 10 ans déjà, au moment du mariage, avait épousé Adèle STAES, dont il avait eu cinq enfants, trois filles et deux fils, Joseph et Louis. Cette dernière était la petite-fille de Jean-Baptiste STAES (- 1813), notaire et homme de lettres, auteur du journal "Nieuws uit Loven, in Brabant" qui lui valu une certaine notoriété ainsi qu'une statue dans une des niches de l'Hôtel de Ville de Louvain, à l'angle de la rue de Namur.

Hélène VAN DER VEKEN, la soeur cadette de ma grand-mère, s'était mariée deux ans plus tôt avec Emile VAN ERMENGEM de Louvain, professeur de bactériologie à l'Université de Gand et futur Secrétaire perpétuel de l'Académie de Médecine, connu surtout pour ses travaux sur la botuline, une toxine micro-

* Par une coïncidence extraordinaire, ma femme et moi avons passé avec nos cinq enfants, de très nombreux étés à Estavayer, sur la rive sud du lac de Neuchâtel (Suisse) où mes beaux-parents avaient une résidence de vacances.

bienne. Leur fils, Frédéric, romancier, conteur et poète, se fera un nom considérable dans les lettres belges d'expression française, sous le nom de Frans HELLENS.

Le jeune ménage BRUYLANTS-VAN DER VEKEN s'installe rue des Moutons, où naîtra l'année suivante, le 25 septembre 1883, leur fille Marguerite-Marie.

Passées les émotions et les joies familiales, G. BRUYLANTS retourne à ses chères études. Son ami VENNEMAN, lui a demandé son concours dans les recherches qu'il a entreprises sur le jequiriti ; c'est le nom portugais des graines (rouges pourvues d'une tache noire) de l'arbrus precatorius. L'infusé ou le macéré de ces graines est utilisé dans le traitement de la conjonctivite granuleuse ou trachome. "Contrairement à l'opinion émise à cette époque, BRUYLANTS et VENNEMAN démontrent que l'infusé du jequiriti ne doit nullement son pouvoir phlogogène si intense à des microbes qui y avaient été rencontrés par SATTLER, CORNIL, BERLION, etc... Il existe normalement à la période de germination une substance (albuminoïde) extrêmement irritante que BRUYLANTS et VENNEMAN purent extraire et qui a des propriétés identiques à celles de l'infusé. Étudié peu de temps après par WARD et WADDEL (1884), puis par KOBERT et ses élèves (1899), sous le nom d'abrine, le poison du jequiriti a été l'objet des recherches classiques d'Ehrlich (1891) et le point de départ de découvertes capitales pour la solution du problème de l'immunité."*

Les observations faites par DENEFFE dans sa clinique ophtalmologique de l'Université de Gand, confirmèrent que la jequiritine a une action curative remarquable, "tout aussi efficace que le jequiriti lui-même, mais il présente l'immense avantage d'être moins douloureux dans son application,

* E. VAN ERMENGEM, loc. cit., p. 40.

et d'être moins dangereux pour la cornée." Nous savons aujourd'hui que la jequiritine, première phytoxine connue, plus communément désignée comme l-abrine, est le N(méthyl)tryptophane ; c'est un produit commercial (fus. 295° (déc.) ; M 218,26 ; $\alpha_D = +44,6^\circ$).

L'année 1888 qui sera l'anniversaire des dix années du professorat de mon grand-père est inaugurée par deux importants travaux, communiqués à l'Académie de Médecine. Le premier intitulé "L'acide sulfocyanique dans l'organisme animal" est de la chimie physiologique ; il y est question des analyses faites sur plusieurs sécrétions naturelles : la salive, l'urine, la bile, le sang, le lait, le liquide amniotique. Le second concerne l'hygiène et la santé publique ; il a pour objet la saccharine, cet édulcorant dont le pouvoir sucrant est 400 x supérieur à celui du saccharose. La saccharine découverte quelques années plus tôt en Allemagne, est en vente libre. Les fabricants et raffineurs belges de sucre s'estimant, à juste titre, lésés, par la concurrence d'un produit qui échappe à l'impôt auquel eux-mêmes sont soumis, ont adressé une requête au Gouvernement pour qu'un rapport public vienne l'éclairer, lui et les populations, sur la nature nuisible ou non de ce produit.

L'Académie est chargée par le Ministre de l'Intérieur de faire la lumière "spécialement au point de vue de l'alimentation". Une commission est désignée dont G. BRUYLANTS est rapporteur. Il n'attend pas le dépôt des conclusions, le 20 octobre 1888. Il sort résolument, et pour la première fois, de l'enceinte académique, voulant alerter directement l'opinion.

Dans la grande conférence publique donnée à Bruxelles, le 13 septembre 1888, toutes les facettes de la question chimique, physiologique, hygiénique et fiscale sont examinées. En terminant, G. BRUYLANTS quoiqu'hostile à la prohibition pure et simple, comme en Angleterre et en France "qui détone-

rait dans cette terre classique de liberté" en portant atteinte à la liberté commerciale et industrielle ; G. BRUYLANTS réclame du législateur une stricte réglementation de l'emploi de la saccharine et l'établissement de l'équilibre fiscal "soit en dégrevant le sucre, soit en imposant la saccharine à raison de sa valeur sucrante".

Les raffineurs n'oublieront pas cette campagne et, en 1922, offriront à G. BRUYLANTS un chèque de 50.000 F., la première pierre de l'Institut de Pharmacie, rue Van Even.

Entretiens, le jeune ménage a acquis une belle habitation, rue des Récollets, n° 32, en face du Nouvel Institut Réga. Un grand jardin orné de hêtres centenaires longe un bras de la Dyle, dans sa partie nord-est. G. BRUYLANTS y fera, plus tard, construire un laboratoire privé, dans lequel il installera les services chimiques du Ministère des Finances dont il aura la direction. Ecurie et remises des voitures complètent l'ensemble. Leur fils Pierre (Joseph Marie-Louis) est ainsi né le 9 juillet 1886, au bord de la Dyle, la rivière louvaniste par excellence. Etant jeune, il a même navigué sur la Dyle ; il descendait par une échelle de corde dans une petite embarcation, construite de ses mains ; un beau jour, le jeune capitaine fit naufrage ; il contracta le typhus dont, Dieu merci, il réchappa.

Nous voici maintenant arrivé au 20 décembre 1888, dixième anniversaire du professorat de G. BRUYLANTS et remise de son portrait gravé. C'est ici qu'entre en scène notre second personnage, j'ai dit Fernand RANWEZ. A vingt-deux ans, il est pharmacien, au terme de quatre années d'étude brillantes et il est assistant au laboratoire de Pharmacie. C'est un wallon au verbe fleuri et chaleureux ; il est né à Morialmé, le 2 décembre 1866 ; il est de la même année que Charles de la VALLEE POUSSIN, de Paul HENRY, et de Maurice DELACRE, notamment.

F. RANWEZ s'est trouvé tout naturellement désigné pour présider la commission organisatrice de la manifestation, composée d'étudiants en pharmacie et en médecine, et à laquelle adhèrent quelques 300 élèves et anciens élèves du jeune jubilaire.

Autre chose remarquable, RANWEZ est déjà installé ; il venait en effet, de racheter la pharmacie RENSON, rue de Tirlemont. Un de ses stagiaires a rapporté un jour "la vigueur et la sûreté qu'il mettait dans la direction de cette officine de réputation fort ancienne, sans doute, mais qui avait besoin d'une impulsion nouvelle, par suite de la longue maladie de son prédécesseur". Au surplus, pendant qu'il reçoit ses clients, qu'il assure les préparations officinales, qu'il réalise des analyses chimiques et microscopiques, le jeune pharmacien suit les cours du doctorat en sciences naturelles, et fréquente le laboratoire de microscopie et de biologie cellulaire de Jean-Baptiste CARNOY, milieu des plus actifs et des plus novateurs sur le plan de recherche ; il noue ainsi des amitiés avec plusieurs de ses futurs collègues à l'université, particulièrement avec Manille IDE, qui sera professeur de pharmacodynamie. Ses examens réussis, RANWEZ est nommé chargé de cours à la Faculté de Médecine et reçoit l'enseignement de la pharmacie galénique et magistrale. Son entrée dans le corps professoral de l'Ecole de Pharmacie assure ainsi un meilleur équilibre des disciplines jusqu'alors axées sur la chimie. Sa charge ira, comme le veut la tradition, s'alourdissant avec l'âge. De BLAS, il reprendra la pharmacognosie et la chimie pharmaceutique minérale ; sur cette matière et sous ce titre, il publiera en 1906 en collaboration avec son ancien maître un ouvrage de 710 pages.

A peine nommé, il envoie, coup sur coup, trois publications à l'Académie de Médecine : sur le dosage des essences dans les eaux distillées aromatiques ; notes sur le dosage des alcaloïdes dans les médicaments galéniques à base d'aco-

de jusquiame, de stramoine et de cigüe ; observations sur la préparation des extraits vireux et leur richesse en calcoïdes. Peu après, il est élu correspondant de l'Académie. La même année 1895, paraissent les premières livraisons des Annales de Pharmacie*.

C'est chez RANWEZ, un besoin - je crois pouvoir dire une passion irréfrenable - de communiquer avec ses confrères et ses anciens élèves, de les aider à se tenir au fait des couvertes les plus récentes, de produire et de publier ses propres recherches et celles des autres. Ce qu'il veut, c'est que les pharmaciens ne se laissent pas entraîner sur la voie commerciale, mais qu'ils soient des hommes de science.

Consacrez-vous à la science pour elle-même, répète-t-il à ses étudiants, avec désintéressement, sans esprit de lucre ! Ne vous inquiétez pas du bénéfice immédiat ! La science vous apportera l'élévation du caractère, le contentement de soi, la conscience du devoir accompli, l'estime, la considération, le respect de vos concitoyens, et par dessus le marché, comme la société a toujours besoin d'hommes utiles et qu'elle ne peut les payer, vous serez étonnés d'y trouver, en fin de compte, la récompense matérielle que vous n'aurez pas cherchée. Rendez-vous utiles à vos semblables, en mobilisant vos connaissances, en les mettant à leur portée. Il ne suffit pas que vous ayez acquis à l'Université une formation scientifique parfaite, une érudition étendue ; mûrissez cette formation, développez ces connaissances, présentez-les sous une forme tangible et pratique ; appropriiez-les aux besoins locaux de vos concitoyens".

Quel programme ! Mais il ne s'agit point seulement d'un

Annales de Pharmacie, publiées par Fernand RANWEZ, pharmacien, Docteur en Sciences, Professeur à l'Université de Louvain, Membre de l'Académie Royale de Médecine de Belgique, Louvain, Imprimerie Emile Charpentier, rue de Bruxelles, n° 48.

discours sur ce que notre siècle, dans sa fatuité, a cru découvrir, la "formation permanente". Il y a les actes. Il y a les Annales, qui, chaque mois, offrent à ses lecteurs à côté des travaux originaux, la revue des nouveautés en pharmacie pratique, en médicaments, en pharmacognosie, en denrées alimentaires, en chimie minérale et organique, en chimie physiologique, en hygiène, en toxicologie ; les Annales se consacrent aussi à étudier les questions professionnelles, la législation relative aux études, à l'exercice du métier ; enfin, elles fournissent le panorama mensuel de la bibliographie.

Les honneurs et les charges se succèdent.

En 1895, RANWEZ est élu président de l'Association Générale Pharmaceutique ; en août 1897, il préside à Bruxelles le Congrès International de pharmacie et de chimie tandis qu'en octobre de la même année, il est promu professeur extraordinaire, et en 1900 il est élevé à l'ordinariat.

Depuis 1897, il est membre de la commission de la pharmacopée ; en 1902, il participe à la conférence internationale pour l'unification de la formule des médicaments héroïques, et j'en passe.

Ce que ne disent pas les biographes, c'est que les professeurs, aussi savants soient-ils, ne sont pas seulement des êtres de raison ; ils ont un coeur et celui de F. RANWEZ est grand comme une cathédrale. Il est reçu dans le milieu professoral, un milieu qui se fréquente, qui s'invite à dîner, qui sort au théâtre, qui se rend à des soirées. Une vie provinciale, a-t-on dit ; peut-être, mais active, animée par des esprits brillants, ornée par les talents musicaux. F. RANWEZ, célibataire de belle prestance, est recherché, et tout naturellement une idylle se noue entre lui et Marguerite BRUYLANTS. Marguerite est une jeune fille accomplie ; comme sa mère l'a été, elle est sportive ; si elle

n'a pas hérité de ses parents les dons de musicienne, en revanche, c'est une artiste : elle peint sur porcelaine, talent retrouvé aujourd'hui vigoureux sous les pinceaux du peintre Suzanne RANWEZ.

Le mariage est célébré, le 30 juillet 1907.

L'exercice de la pharmacie en officine n'est plus compatible avec l'ampleur des obligations du professeur RANWEZ. La pharmacie de la rue de Tirlemont est donc vendue et le ménage s'installe dans une maison de maître, à la rue des Flamands. Leur fille aînée y voit le jour en 1908 ; c'est à elle, à ma cousine Marie-Paule RANWEZ, que je dois la communication de documents inédits relatifs à la carrière de son père, d'autant plus précieux qu'ils sont rares. Ce qui n'est jamais banal, des jumelles, Jeanne et Suzanne, viennent au monde, en 1910, au cours d'une villégiature à Middelkerke.

L'année 1910 est aussi l'année de la manifestation du vingtième anniversaire du professorat. A cette occasion, son portrait lui est offert par ses amis, ses élèves et ses anciens élèves. Peu après, la famille RANWEZ vint habiter une très belle demeure, au boulevard de Tirlemont. A cette époque, avec sa grande allée carrossable et ses contre-allées ombragées de beaux platanes d'Orient, le boulevard, c'était la campagne.

Mais revenons encore aux heureux beaux-parents et grands-parents et surtout à l'heureux beau-père que nous avons laissé vers les années 90.

Au cours des vingt années que nous venons de survoler, G. BRUYLANTS, outre ses obligations professorales, et plus particulièrement, les heures qu'il passe dans son laboratoire au milieu de ses élèves, a été occupé de plus en plus par les expertises judiciaires et administratives. En 1892, il a succédé à STAS comme membre du Conseil supérieur d'Hy-

126

giène publique ; au sein de cet organe, il est intervenu de plus en plus souvent pour recommander des mesures législatives de répression des fraudes dans la fabrication des denrées alimentaires, en particulier dans la panification frauduleuse, dans le blanchiment chimique des farines, dans la falsification des graisses alimentaires, ainsi que dans la composition des eaux-de-vie et alcool, en raison de l'influence qu'elle exerce sur l'alcoolisme. Toutes ces interventions ont fait l'objet de notes ou rapports circonstanciés, fourmillant de vues originales et de méthodes nouvelles de détection des fraudes. Au sein du Conseil supérieur, il a milité également en faveur de la salubrité des habitations ouvrières, notamment en ce qui concernait l'alimentation en eau potable et l'évacuation des matières et eaux usées. Il s'est penché également sur la question de la pollution des eaux des fleuves et des rivières.

Quant aux expertises judiciaires, elles sont tellement abondantes, devant les principales juridictions du pays, qu'il serait fastidieux de les décrire toutes. Avouerais-je d'ailleurs que je n'ai jamais complètement dépouillé les nombreux manuscrits des expertises, laissés par le défunt ?

Trois affaires méritent cependant d'être évoquées, en raison du retentissement qu'elles eurent auprès de l'opinion tant en Belgique qu'à l'étranger : l'affaire NIETER, l'affaire JONIAUX, et l'affaire de l'Olof-Wyck ; elles donnèrent lieu, en outre, à des publications originales, importantes du point de vue de la toxicologie et de la médecine légale.

La manchette du "Patriote"* , le vendredi 19 juin 1891, était intitulée "Nieter démasqué par la chimie". Georges NIETER, un haut fonctionnaire du Ministère de l'Intérieur, avait subtilisé des documents secrets pour les faire publier

* Journal de Bruxelles, ancêtre de "La Libre Belgique".

par la presse. Il s'agissait des lettres confidentielles et personnelles du duc d'URSEL, gouverneur du Hainaut à son Ministre, relatives aux grèves ouvrières de 1888. Ces pièces tendaient à établir que l'Allemagne subsidiait directement les agents provocateurs des grèves et que le gouvernement belge était de moitié dans ces conspirations dont le seul but était d'établir les dangers de l'agitation socialiste, due au voisinage de la France. En réalité, la preuve de ces faits découlait de documents faux : la machination avait un caractère politique certain. NIETER s'était réfugié à Paris d'où il avait imaginé un stratagème pour détourner les soupçons, que la justice avait portés sur lui. Dans une lettre adressée au Prince de Chimay, Ministre des Affaires Etrangères, il dénonçait un fonctionnaire de ce département comme le coupable du vol. En réalité, l'expertise chimique permit d'établir que la lettre avait bien été envoyée de Paris - timbres et cachet de la poste en faisaient foi - mais l'adresse véritable était l'adresse même de NIETER à son domicile bruxellois. Cette adresse avait été tracée au crayon, gommée ensuite et remplacée par celle du Prince de Chimay, au 8, rue de la Loi ; la lettre n'avait jamais atteint cette destination. C'est par un procédé original de développement à la vapeur d'iode que la fraude fut découverte. Ce procédé fit la "une" des journaux, dès la publication à la Chambre des Représentants du "Rapport du Procureur général près la Cour d'Appel sur l'instruction relative au vol des documents d'URSEL"*. Ceux qui auront la curiosité de reproduire, comme moi, les procédés d'investigation à l'iode, décrits par G. BRUYLANTS, y reconnâitrons sans hésitation le principe de la chromatographie sur papier**. Le professeur de chimie

* Chambre des Représentants n° 174, séance du 16 juin 1891. 66 pages.

** Recherches expérimentales sur certaines altérations accidentelles ou frauduleuses du papier et de certaines écritures. Ac. Med. Belg. 1890.

128

de l'Ecole militaire, Léon GODY, qui assista mon grand-père dans cette expertise, imagina par la suite une écriture à l'eau qui devient lisible par action de l'iode. Ce procédé fut utilisé pendant la guerre 14-18 par les services secrets de l'état-major.

L'affaire JONIAUX est ouvertement déclenchée, le 3 septembre 1884, par un arrêt de la Cour d'Appel de Bruxelles renvoyant devant la Cour d'Assises de la province d'Anvers ABLAY Maria, épouse JONIAUX, accusée de triple empoisonnement. Voici brièvement les faits !

Dans le courant de janvier 1892, l'une des soeurs de l'accusée, Léonie ABLAY, s'installait chez celle-ci, à Anvers, et contractait sur sa propre vie deux assurances, l'une de 30.000 F. et l'autre de 40.000 F. Le bénéficiaire nominal était la fille de l'accusée. Le 24 février suivant, Léonie ABLAY mourait chez les époux JONIAUX après quinze à dix-huit jours d'une maladie mal définie, succombant à une prétendue apoplexie cérébrale, et quelques semaines plus tard l'accusée disposait des 70.000 F., formant le produit des assurances.

Le 17 mars 1893, Jacques VAN DEN KERCHOVE, riche célibataire, oncle par alliance de l'accusée, mourait chez elle en quelques heures, frappé à la fin d'un dîner d'une affection dont les symptômes étaient ceux d'une congestion cérébrale intense, ou d'un empoisonnement par la morphine ou l'atropine. Ce décès survenait au moment où, par la réalisation d'un projet de mariage et la légitimation d'un enfant, le défunt allait priver ses collatéraux de leurs droits à la succession.

Le 4 février 1894, Alfred ABLAY, frère de l'accusée s'installait chez elle pour un court séjour. Le 17 février, il contractait sur sa propre vie une assurance de 100.000 F., dont il payait le même jour, avec l'argent qu'elle lui fournissait, la première prime trimestrielle. Dans la nuit

du 5 au 6 mars, Alfred ABLAY mourait subitement.

Déjà les premiers décès, dont il vient d'être parlé, avaient fait naître des rumeurs et des soupçons à l'égard de l'accusée. La compagnie d'assurances, dont les intérêts étaient lésés par le troisième, frappée par des circonstances extraordinaires dans lesquelles il s'était produit, de l'impossibilité d'y assigner une cause naturelle apparente et de l'attitude de l'accusée, saisit le 13 mars le Parquet d'une plainte, et une instruction criminelle fut ouverte.

Le corps d'Alfred ABLAY fut exhumé et autopsié. Les experts-chimistes BRUYLANTS et DRUYTS, requis par le juge d'instruction HAYOIT de TERMICOURT, trouvèrent dans les extraits amyliques de l'estomac "des cristaux en houppes formés de longues aiguilles rayonnant autour d'un point central, l'extrémité de quelques aiguilles présentant des troncatures". Ces cristaux étaient analogues à ceux du chlorhydrate de morphine obtenu dans les mêmes conditions. Ces cristaux étaient combustibles et neuf réactions analytiques connues se révélaient positives. L'estomac contenait donc de la morphine, de même d'ailleurs que le foie, l'intestin, les poumons et l'urine, mais pas le cerveau.

Ce résultat eut pour conséquence, d'une part, la mise en détention de Mme JONIAUX, l'exhumation et l'autopsie, d'autre part, des deux autres victimes. Mais ici l'expertise chimique ne permit pas de découvrir la moindre trace d'un poison végétal ; seule l'expertise médicale tendait à accréditer la thèse de l'empoisonnement à la morphine.

L'instruction établit, par ailleurs, que l'épouse JONIAUX avait d'impérieux besoins d'argent, réclamés par une vie mondaine que son mari, homme simple, bon et peu fortuné, avait bien de la peine à lui offrir. Elle fut reconnue aussi détenir des quantités importantes de chlorhydrate de morphine.

Le procès dura un mois ; il déclencha les passions et divisa l'opinion. Le verdict tomba le 5 février 1895. Convaincue de triple homicide, l'épouse JONIAUX fut condamnée à mort, peine commuée en détention perpétuelle. Que je sache, son procès n'est jamais passé en révision, malgré les efforts déployés en ce sens.

Quand mon grand-père évoquait l'affaire JONIAUX devant ses étudiants, il leur disait : "Que celui qui recherche la tranquillité d'esprit ne se laisse pas embarquer dans les expertises judiciaires".

L'affaire de l'Olof-Wyk, enfin, commence comme un roman policier et s'achève sur un constat d'accident. Dans la soirée du 12 février 1907, un vapeur suédois se rangeait à quai à Anvers. Des six passagers, qui avaient, au moment de son départ de Göteborg, pris place à bord, quatre arrivaient à l'état de cadavre. Au nombre des victimes, se trouvait un fugitif, qui abandonnait la Suède où il s'était réfugié d'abord. Cette circonstance donna naissance à une légende qui se répandit en fusée et s'établit d'autant plus solidement qu'elle était plus invraisemblable. Des policiers secrets, poursuivant le fugitif (un anarchiste slave) jusque sur le navire qui allait l'emporter, avaient déposé dans sa cabine des bombes asphyxiantes à éclatement différé. En pleine mer, à l'heure voulue, ces engins avaient fait leur oeuvre, entraînant dans la mort, avec le révolutionnaire visé, trois voyageurs inoffensifs, victimes de ce compagnonnage de hasard.

La réalité était moins romanesque et n'avait donc guère de chance de se substituer à la légende : les trépas de l'Olof-Wyk étaient dus au ferro-silicium, dont une cargaison importante était logée dans une des cales. L'accident avait surtout été déterminé par la tempête qui avait sévi pendant une partie de la traversée.

Mon père, Pierre BRUYLANTS, était en doctorat quand ces faits se produisirent. Il assista G. BRUYLANTS dans ses recherches qui aboutirent à faire admettre par la justice la thèse de l'empoisonnement accidentel. L'identification dans les viscères des victimes de traces d'arsenic, insuffisantes pour provoquer la mort, conduisit l'expert à découvrir que le ferro-silicium, lorsqu'il est broyé à l'air, dégage des quantités importantes d'hydrogène phosphoré à côté d'hydrogène arsénié. Or, le ferro-silicium est cassant et, en vrac dans la cale du navire, il avait subi, à la suite de tempêtes continues, une fragmentation suffisante (génératrice de gaz délétères) pour provoquer la mort des passagers*.

La réputation et la popularité de Gustave BRUYLANTS est à son faite : le parti catholique l'invite à figurer sur la liste des élections communales d'octobre 1907. Il est élu et, comme avec lui rien n'est banal, il restera Conseiller communal de son cher Louvain pendant dix ans, car il n'y aura plus d'élections avant 1919.

Bientôt, en effet, l'Europe s'exalte, elle s'embrase et s'endeuillera de ses innombrables victimes.

Le 19 août 1914, Louvain est occupé par le IXe corps de réserve allemand, à la suite de la retraite de l'Armée Belge vers la position fortifiée d'Anvers. Et quelques jours plus tard, "dans la nuit fatale du 25 au 26 août ... le ciel, dit G. BRUYLANTS en témoin oculaire, s'empourpra des lueurs sinistres d'incendies froidement allumés. . Pendant huit jours, la ville fut l'objet d'un pillage que la mise à feu des immeubles vidés devait cacher, et que l'expulsion des habitants devait laisser sans témoins".

Les parents BRUYLANTS se retrouvent à Middelkerke avec

* Le ferro-silicium en toxicologie, Bull. Acad. Médec. Belg., 1906.

138

les RANWEZ. Emportés avec le flot des réfugiés, après la chute d'Anvers, ils passent en Angleterre et atteignent Oxford au mois d'octobre. Les autorités municipales, la célèbre université et la population tout entière réservent un accueil chaleureux aux nombreuses familles belges, et particulièrement aux professeurs de Louvain ; Louvain, la ville martyre, dont le nom est sur toutes les lèvres, en ce moment surtout où l'armée du Roi Albert, acculée à la mer, se défend victorieusement.

Plus tard, lorsque la Grande Bretagne aura recours à la conscription pour renforcer son armée de métier sur le continent, elle aura recours au slogan "REMEMBER BELGIUM".

Les secours s'organisent. On s'installe dans une maison, St Margaret's road ; il y a un grand jardin, pourvoyeur de fruits et de légumes, et pour les enfants, les trois filles RANWEZ, une gouvernante qui leur apprend l'anglais ; bientôt, d'ailleurs, elles iront en classe. L'apprentissage de la langue est beaucoup plus difficile pour les parents : "Je me souviendrai longtemps des efforts terribles que j'ai dû faire - écrit F. RANWEZ - trois fois par semaine, pendant le terme, nous suivions, Marguerite et moi, le cours de Miss FRANCOMB à la High School for Girls".

La Rockefeller Foundation de New York met des subventions de recherches à la disposition des professeurs qui expriment le désir de reprendre leurs travaux. RANWEZ fréquente, dès lors, le Chemical Laboratory, qui est sous la direction de W.H. PERKIN jr (1860-1929) ; Robert ROBINSON (futur Prix Nobel de Chimie) est un des assistants de PERKIN. L'Institut, tout nouvellement édifié grâce à des subsides privés, est admirablement installé et luxueusement outillé ; la bibliothèque Radcliffe est splendide. "J'y occupais (dans cet Institut un large local que je partageais avec un jeune américain gradué de Harvard qui y travaillait une thèse... J'y faisais des dérivés synthétiques des acides gras". Quel détour

quelle heureuse circonstance dans son malheur ! Lui qui n'avait pas fait de séjour postdoctoral à l'étranger, vingt-cinq ans plus tôt, le voici maintenant quasi-étudiant, comme son compagnon de laboratoire. Mais le plus extraordinaire n'est pas encore advenu.

Mon grand-père supporte mal l'hiver 14-15 ; il s'est rendu à Cambridge, pour prononcer, en tant que Président de l'Académie de Médecine, l'éloge funèbre sur la tombe d'Arthur VAN GEHUCHTEN, le célèbre professeur de neurologie, décédé dans cette ville, le 7 décembre 1914 ; rentré à Oxford, il fait une dangereuse broncho-pneumonie ; ma grand-mère tombe malade à son tour. Remis tous deux de leurs maux, au printemps, G. BRUYLANTS se voit pressé, par le Ministre des Finances du Gouvernement belge au Havre, de regagner Louvain, pour assurer la direction de son laboratoire, où le personnel se trouve sans directives. Au prix d'une traversée périlleuse, mes grands-parents, passant par Rotterdam, regagnent leur maison de la rue des Récollets à Louvain, où ils arrivent fin septembre 1915.

Après un an, l'exil est achevé ! Et la vie reprend étouffée, assourdie. L'Université n'a pas rouvert ses portes, après la tourmente de l'été 1914. Elle ne rouvrira pas ses portes avant janvier 1919. Malgré les sollicitations pressantes de l'Autorité Occupante, sollicitations appuyées par des offres de réparation de la bibliothèque incendiée, le Recteur LADEUZE restera d'une fermeté inébranlable. Il tiendra cependant à réunir les professeurs, présents en ville à chaque veille de Noël et à créer un cercle de conférences. Trois manuscrits inédits de G. BRUYLANTS conservent les exposés qu'il a faits à cette tribune : "Le pain de l'Université" "Souvenirs judiciaires" et "Le poison à travers les âges" ; ce dernier souligne son goût pour l'histoire.

La rue des Récollets paraît étonnement quète maintenant aux yeux et aux oreilles de ses habitants qui l'on con-

nue animée par les bruyantes foules estudiantines fréquentant qui l'Ecole de Pharmacie, qui l'Institut Agronomique ou l'Institut Vésale.

Les tâches ne manquent cependant pas au laboratoire, surtout en fait d'analyses de denrées alimentaires ; les expertises judiciaires ont repris également. La monotonie des journées est rompue par une grande promenade à pied ; on regarde la ville reprendre lentement vie au milieu de ses ruines ; on parle beaucoup avec les gens dans cette langue inimitable, le louvaniste, par celui qui ne l'a pas appris dans son enfance.

En Angleterre, où sont restés les RANWEZ, au fil des mois, l'éclat originel de l'accueil se ternit. Et comment ne pas comprendre cette altération ! Dans les premiers temps, l'Angleterre n'a pas ressenti le choc des batailles. Le gouvernement du Royaume-Uni n'est pas parti en guerre pour les beaux yeux de Marianne ; en tant que signataire de l'ancien traité qui garantit la neutralité de la Belgique, il a envoyé sur le continent son armée de métier, "la méprisable petite armée du Maréchal French" disait le Kaiser Guillaume.

Mais maintenant l'armée britannique enrôle les conscrits ; les contingents de jeunes soldats s'embarquent de plus en plus nombreux. Les familles sont touchées dans leurs forces vives. Les bateaux ramènent les blessés graves ; les morts restent couchés dans la boue des Flandres. Le ravitaillement devient difficile ; les rutabagas remplacent souvent les pommes de terre.

RANWEZ supporte de plus en plus mal d'être à charge des comités. Au mois de septembre 1916, la décision est prise de quitter Oxford. Il n'y reviendra qu'une fois pour prononcer l'éloge de Paul HENRY, début janvier 1917. A Croydon, une usine de produits chimiques, la "British Pharmaceutical Works Ltd" lui offre un poste de directeur des fabrications.

Le voilà industriel ! Il allait en faire la rude expérience !

La société était de fondation toute récente ; elle tablait, avec un risque certain, sur le fait que le cours des produits chimiques, aspirine et salol surtout, était élevé ; on ferait un semblant de fabrication et on décrocherait les commandes de l'Administration, en l'occurrence du War Office. Mais le chimiste qui aurait dû assurer la fabrication était un hableur ; il n'y parvint pas et fut remercié. RANWEZ arrive, trouve un matériel disparate, peu de matières premières en stock et trois personnes, qualifiés d'ouvriers, mais qui n'entendent rien à la besogne. Comme vous le connaissez maintenant, il se lance avec toute sa fougue dans son nouveau métier. Il conçoit les opérations à faire, il les essaie au laboratoire, les transpose à l'atelier, fait lui-même, de ses mains, les opérations les plus dangereuses avec les réactifs les plus corrosifs : chlore, phosphore, acides concentrés.

Il obtient l'aspirine ; mais, les délais fixés n'étant pas respectés, le ministère anglais n'achète pas. La société se voit contrainte à la faillite quand, au cours d'une discussion serrée avec un fonctionnaire du War Office, RANWEZ s'écrie : "Vous ne voulez pas de notre aspirine et si je vous vendais de la phénacétine ?" Un contrat est signé pour une première commande d'une tonne. La British Pharmaceutical Works est sauvée. "Je pense - dira-t-il plus tard - avoir été le premier à livrer au War Office de la phénacétine faite en Angleterre ... sur la fin, nous faisons 125 livres de produit par semaine". Ce montant put être doublé, grâce à l'achat de matériel et le contrat fut renouvelé grâce à la qualité de la marchandise. Une autre idée de RANWEZ était de produire de la dulcine, un édulcorant de structure proche de la phénacétine ; mais la société ne reçut pas l'autorisation des services d'hygiène.

Après deux ans de travail sans répit : veilles de nuit fréquentes, peu de dimanches, pas de vacances ; où sont donc les après-midis ensoleillés où l'on jouait au tennis à Oxford ? RANWEZ est nerveusement et physiquement épuisé. A ces contraintes professionnelles s'ajoutent des soucis familiaux. Ma tante, qui assure maintenant le soin du ménage à elle seule, souffre déjà de ce rhumatisme, qu'elle supportera toute sa vie avec la résignation chrétienne et le courage d'une grande âme. Elle a pris les eaux à Barth, mais sans succès marqué. Les enfants ont été gravement malades, jetant les parents dans une inquiétude mortelle.

Juillet 1918, RANWEZ, dont la réputation est maintenant faite, quitte Croydon ; la "Chemical Supply and Cy", à Barking, l'a engagé ; à ses émoluments s'ajoutera désormais une part bénéficiaire sur des fabrications qu'il introduira. La société est importante ; elle a trois usines. En tant que chef du laboratoire, RANWEZ a sous ses ordres deux jeunes collaborateurs, dont un est docteur d'Oxford ; il y a trois chimistes à la fabrication. "J'ai beaucoup de satisfactions - écrit-il -, j'y fais des recherches extrêmement intéressantes ! Je constate que mon travail est journellement de plus en plus apprécié". On lui manifeste d'ailleurs des regrets de son prochain départ, on lui parle de continuer à Louvain des recherches pour la société.

Le retour en Belgique de Fernand RANWEZ et de sa famille a lieu en février 1919. Le Recteur a écrit : "La première année académique (1918-1919) d'après-guerre vient de s'ouvrir". Les projets anglais ne se réaliseront jamais. L'ampleur des tâches de reconstruction de toute sorte avec des auditoires encombrés et des sessions d'examens interminables ne laissent plus guère de place aux travaux personnels.

Le dernier acte se joue au printemps de 1925 ; il est joué, le rideau tombe, laissant aux spectateurs la

méditation d'exemples élevés et de souvenirs impérissables.